

Vie de journaliers:

Il est vrai de dire que la vie passe comme un «roulement de tambour». Petit à petit tout s'enfonce dans le passé ou tombe dans l'oubli, Le métier de journalier tend de plus en plus à disparaître avec l'évolution dans l'industrie. Pourtant il y a vingt-cinq ans passés, à part les professionnels, les commerçants et les fermiers, la plupart des hommes étaient des journaliers. Nombreux quand même, étaient ces journaliers qui excellaient dans leur genre de travail; qui devenaient de vrai expert. C'est pourquoi, il me semble qu'on devrait dire «métier» en parlant de leur moyen de gagner leur subsistance.

Évidemment, ce ne serait plus un idéal à proposer aux jeunes d'aujourd'hui, car ça serait retourner dans le passé, ce qui ne se fait pas. Si j'en parle à la fin de ce livre, c'est plutôt une sorte d'hommage à rendre à ceux qui ont connu cette vie rude de journalier du jeune âge à la vieillesse, et cela, par la force des choses. Lorsque nous étions jeunes, nous rêvions un peu en couleur, mais à mesure que les ans s'accumulaient sur nos têtes, la réalité de la rudesse de ce genre de vie se faisait souvent sentir dans toute sa rigueur.

Évidemment, la vie de journalier dont la description sera faite ici sera celle de l'homme qui l'aura accomplie au meilleur de sa connaissance; avec franchise et fidélité en acceptant son sort sans amertume, se confiant à la Providence tout en s'aidant même à améliorer son avenir - son sort.

Disons quand même que le manque d'instruction et de préparation à la vie sera toujours pour lui comme un handicap ou un empêchement à son avancement. Les chances de s'améliorer ou de recyclage, par des cours par correspondance ou par des cours du soir étaient pratiquement inconnues pour lui. Même pour les cours peut-être qui étaient donnés, il nous était impossible de les suivre à cause de notre travail sur des quarts, et aussi, pour d'autres, à cause du manque d'instruction, même primaire.

Comme mentionné au début de ces notes, ces ouvriers venaient des paroisses environnantes ou de la ville même, et qui avaient connu le travail rude dès l'âge de 12 ou 14 ans. A 15 ans mon père allait travailler dans les camps de bûcherons en forêt. Il en était de même pour le plus grand nombre.

Apprendre à travailler dès le jeune âge était une sorte d'idéal pour cette jeunesse courageuse. Ces jeunes descendaient de grosses familles, et pour cette raison, après quelques années à la petite école, s'ils en avaient la chance, ils apprenaient à travailler, soit sur la ferme, dans les moulins, ou dans les chantiers et à la draye. Comme la majorité avait du cœur au ventre, ils devenaient des travailleurs habiles, sachant manier la hache, le rabot, la scie et le «pivy». Sur la ferme ils apprenaient le beau métier d'habitant en suivant leur papa en arrière de la charrue, tirée par les chevaux ou les bœufs.

Les gens avaient un certain mépris de voir un jeune homme, qui pour eux, avait «l'âge de travailler», aller encore à l'école. Ils prétendaient «qu'il n'apprendrait jamais à travailler», tellement le travail manuel avait pour eux de l'importance. Pour les plus âgés, c'était un art que tous, garçons et filles, à leur manière, devaient savoir. La raison que les collets blancs (professionnels) étaient des exceptions, mais pour les autres, ils n'avaient aucune excuse de n'avoir pas appris à travailler. Leur ambition était de devenir le plus

habile de son équipe dans son genre de travail. Lorsqu'on disait qu'un tel était le meilleur bûcheur, scieur ou draveur, cela était pour lui-même une sorte de réalisation de son rêve, et en quelque sorte, une récompense en elle-même.

Après sa journée terminée, il parlait beaucoup de son travail. Ici au moulin, dans le passé, nous avons tous vu de ses journaliers qui par exemple, avaient à décharger des wagons de bois de pulpe, avaient l'ambition d'en décharger le plus de wagons possible et ainsi établir de nouveaux records si possible. Il était de même pour les coupeurs de billots à la scie en forêt ou les coupeurs de bois de pulpe (**pitonne**) au «**bucksaw**» en forêt. Même si ces gars n'étaient pas toujours «**à la job**» (**piece rate**), ils n'exigeaient presque pas de surveillance de la part du contremaître, car d'eux-mêmes, ils se hâtaient au travail et ils y mettaient leur fierté. Ce qui se disait d'un homme, se disait aussi d'une équipe. À la **Wood Room** comme aux écorceurs, c'étaient presque toujours ceux qui passeraient le plus grand nombre de cordes de bois dans un «**shift**» ou encore, pour la **Wood Room** qui feraient le plus grand nombre de «**digesters**». Moi-même, comme compteur de bois de pulpe et par après comme contremaître, j'en sais quelque chose. Même en forêt, il en était de même. A l'âge de 18 ans, j'ai tenu la pile de billot (**la Yard**) à la Rivière-Verte pour la compagnie Davies au camp de Laurent Montreuil. À cet emploi nous devions tenir le compte des billots coupés dans la journée, cela pour chaque équipe (**crew**). Il y avait de six à huit équipes en général par camp. Le soir venu, le contremaître, le «**boss**» passait par le «camp des hommes» et demandait à chaque «**teneur de yard**» le nombre de billots coupés durant la journée. Les équipes qui avaient 100 ou 125 billots de coupés dans la journée étaient fiers de le dire, mais pour ceux qui n'en avaient que 75, la voix se faisait moins forte. Ces comptes de billots étaient en général affichés sur la porte du camp. Je ne crois pas me tromper en affirmant qu'un seul homme en ce temps-là accomplissait le travail de deux hommes des années 1970. Non pas peut-être que ces hommes d'aujourd'hui sont inférieurs physiquement, mais l'ambition, le cœur au travail et l'amour propre étaient plus prononcés en ce temps-là. En plus, si nous tenons compte des emplois «**à la job**» qui étaient plus fréquents dans le temps, il y avait raison de se hâter, car en ces circonstances, plus on se hâtait, plus on gagnait.

Les pionniers de la **Wood Room** et du moulin Fraser en général, furent de ces gars-là, à part, il reste vrai et le sera toujours, quelques exceptions. A l'ouverture de l'usine en 1918, ils entrèrent dans ce département vers l'âge de 25 à 35 ans, donc dans la force de l'âge et ils y restèrent jusqu'à leur retraite. Les autres débutèrent entre les années 1920 à 1928. S'en suivit la crise qui fut la cause de plusieurs renvois. Ceux-là s'en allèrent sur des lots en colonie pour ne plus y revenir. Il y eut très peu de nouveaux venus entre les années 1929 et 1939 comme le démontre les listes d'anciennetés. Mais, par contre, l'on verra que de 1939 à 1945, il y eut un bon nombre de nouveaux venus.

En ce qui concerne un nouvel employé, il n'était pas d'habitude de procéder par étape comme il se fait présentement en le plaçant sur les tâches les plus simples et faciles. Si un gars avait une apparence robuste, on le plaçait immédiatement sur les «**grosses jobs**». Il n'était pas de l'ordinaire non plus de changer un emploi. Le «**chipperman**», par exemple, l'était pour toujours. Il en était de même pour les «**rossers**», le «**pond**» et la fendeuse et ainsi de suite, et cela pour de nombreuses années. Le système de rotation sur les emplois ne fut introduit qu'après la Deuxième grande guerre.

De la l'explication et l'inconvénient du fait qu'en 1940, par exemple, un «**rosserman**» ne connaissait pas grand chose du «**chipper**» ou de la fendeuse. Ce fut

après l'arrivée des nouveaux surintendants aux années 1950 qui ont changé cela. Il y avait sûrement avantage et nécessité après l'arrivée des journées «**off**» et des vacances. Les hommes avaient à être remplacés. Ceci obligea les contremaîtres à familiariser les hommes sur un plus grand nombre d'emplois de son département. Parfois il en résultait une certaine diminution de production pour un certain temps.

On se souvient avec quelle adresse les «**chippermen**» entraient le bois de pulpe dans les anciens «**chipper**» à quatre couteaux. Dans le temps, l'un de ces «**chippermen**» aurait été insulté, si on Pavait «descendu» sur un «**rosser**», car ces gars-là avaient leur fierté; c'était pour eux une sorte de profession. Du moins leur profession bien légitime et bien à eux? Ils ne demandaient que de l'accomplir aussi longtemps que leurs forces et leur santé leur permettaient. Voilà quelle était la mesure et la limite du journalier.

Pour un certain temps, et surtout durant les années de la crise, la crainte de perdre son emploi semblait la plus grande préoccupation du journalier. Au contraire, il semble heureux lorsque son avenir et celle de sa famille était assuré. On peut assurer que les gens dans ce temps-là n'étaient pas bien exigeant. Pour un bon nombre de ces hommes, ils étaient mariés à leur entrée à la **Wood Room** et pour les célibataires, ils se marièrent peu après leur arrivée. Ils avaient comme coutume de construire leur maison de leurs propres mains. Ils employaient un charpentier pour «tailler le comble et la charpente» et pour le reste, ils le faisaient eux-mêmes. C'est ainsi qu'ils apprenaient le métier de charpentier, et souvent, de menuisier en s'instruisant auprès des plus âgés au fur et à mesure que la construction progressait. Ne fallait-il pas se débrouiller? Les enfants arrivaient bien souvent «**dru comme mouche**», car la conscience «d'accomplir leurs devoirs dans l'état du mariage» prédominait encore. Du haut des chaires, on nous l'enseignait et les couples le comprenaient.

Si l'un de ces hommes avait les aptitudes voulues pour conduire une équipe d'hommes et surtout lorsque l'occasion se présentait, on en faisait un contremaître (**foreman**). Cela exigeait de sa part une constitution physique un peu au-dessus de la moyenne, quand même pour tenir en respect certains fiers-à-bras qui faisaient parfois partie de son équipe. Il en avait été ainsi de mémoire d'homme comme nous le savons.

Après les années 1930 et surtout aux années 1940, on exigea une certaine instruction de la part de celui qui allait devenir contremaître. Ce fut alors qu'on discontinua le choix du plus robuste de l'équipe pour en faire un «**foreman**». Alors *le choix* de celui qui avait le plus d'aptitudes de «**leader**» se fit, tout en ne négligeant pas de sa part une connaissance générale de ses futurs responsabilités. En plus, l'aspect des relations humaines commencèrent à prendre de l'importance, mais la plupart des contremaîtres n'y étaient pas préparés. Plusieurs troubles patron-ouvriers auraient pu être évités, si l'intermédiaire entre les deux, le contremaître, avait réellement connu ses responsabilités. L'ère du «**boss-bully**» était révolue et les compagnies auraient eu avantages à dépenser quelques centaines de dollars dans la préparation de ceux qui étaient destinés à prendre charge des employés. Croyez-moi, nous en savons quelques choses! Il est vrai qu'il y eut des efforts de fait dans ce sens de la part de la compagnie, mais cela ne fut pas suffisant. et aussi, n'a pas eu de suite.

Cette vie de journalier avec sa routine et sa monotonie; ses ennuis et ses difficultés en arrive à saper courage et les forces de celui qui s'y adonne. Toutefois, on a vu de ces hommes rester 30 ou 40 années au même emploi. Habités qu'ils étaient à travailler dans l'ombre, ils ne cherchaient de gloires que si ce n'était que d'accomplir leur travail d'une

manière excellente. Parfois, la fatigue les rendaient un peu nerveux, mais les ayant connus plus jeunes, on n'en faisait pas de différence et cela s'oubliait facilement.

Plusieurs d'entre eux avaient d'autres activités dans leur vie sociale. D'autres encore, plus actifs et entreprenants, avaient des «**sicle fines**». Ces surplus de revenus, comme il se pratique encore de nos jours, étaient dans le but d'apporter un peu plus de confort dans la famille ou encore de procurer une meilleure éducation à leurs enfants, afin qu'ils n'aient pas à travailler aussi durement qu'eux pour gagner leur vie. Aussi, la part qu'ils apportèrent au service social ainsi que religieux était pour eux une sorte de détente qui les empêchaient de rouiller dans la monotonie de cette vie de petit gagne-pain.

On parle souvent de l'esprit de fierté et d'indépendance des travailleurs du Madawaska de ces années-là. Eh bien, c'est pourtant vrai et en voici la raison. Ici au moulin surtout et ailleurs dans les environs, c'est un mélange de descendants acadiens et canadiens-français, d'Américains, d'Anglais et d'Irlandais. «L'esprit de don» n'existe presque pas malgré la pression qui se fait de temps à autres de la part de certaines personnes. Personne ne pense ou ne parle séparatisme, ce que nous trouvons arriérés et même un peu ridicule. C'est pour cette raison qu'on nomme les gens du Madawaska «**Républicains**». Nous avons appris à nous défendre seuls, à nous débrouiller seuls et ça va! Quand en 1914 et en 1939, les guerres furent déclarées, les Madawaskayens ne se firent pas *prier*. Ce ne fut pas à cause de nous, à cause de ce coin du pays que la conscription fut passée. Les jeunes de la «**Petite République**», Anglais comme Français, ont su faire leur large part. Les monuments de nos soldats défunts, soit en Europe ou dans nos propres cimetières sont d'éloquents témoignages de ce que j'affirme ici et personne n'oserait me contredire. Ainsi nous avons notre propre fierté et indépendance morale.

À mesure que le temps s'écoulait, les travailleurs vieillissaient avec les années et donnaient des signes de fatigue à leur travail. Malgré les *moyens qu'ils* avaient adoptés afin d'économiser leur énergie. De plus en plus et avec les années, les autorités s'occupèrent de ceux sans instruction et qui dépassaient la soixantaine, afin de leur procurer un travail plus facile. Là où il pourrait *jouir* de quelques années un peu plus reposantes avant sa retraite à l'âge de 65 ans. Mais malheureusement avec l'automatisation, les ouvriers devinrent moins nombreux à cause de la disparition de nombreux emplois, ces occupations plus légères se font de plus en plus rares.

Dans les années à venir, le problème sera moins marquant dans le sens qu'un jeune qui est embauché depuis environ quinze ans passés sera en mesure de se spécialiser afin que sur son âge avancé, et même avant, il puisse accepter les chances de promotion qui lui reviendront puisqu'il sera en mesure d'accepter les tâches les plus importantes de son entourage. En plus, peut-être avant longtemps, l'âge de la retraite sera abaissée, ce qui serait, je crois, une bonne affaire. Du moins le manque d'instruction ne sera plus un obstacle à son avancement, comme ce fut le cas dans le passé. Cela dépendra plus à l'avenir de son initiative personnelle.

Les moyens d'opérations devenus de plus en plus compliqués et automatiques dans la grosse industrie, celui qui n'aura pas la préparation nécessaire n'aura plus, comme je dis, sa place dans l'industrie. Il y a un quart de siècle passé, il était très excusable d'être sans instruction, mais aujourd'hui, avec tous ces avantages à la disposition des jeunes d'apprendre un métier ou une profession, l'excuse ne tient plus. En terminant sur le sujet, sur cette petite histoire que nous avons reçu nous-mêmes, j'ai

voulu laisser un petit, un tout petit souvenir du milieu où j'ai passé une grande partie de ma vie. Je laisse à la génération présente le soin de penser ce qu'elle voudra de nous, mais nous avons conscience d'avoir fait ce qu'il y avait à faire, avec les moyens que nous avons et selon les circonstances dans lesquelles nous étions. Ce sont les autres avant nous et nous-mêmes qui vous ont préparé une vie plus facile que vous avez la chance d'avoir maintenant. Nous l'avons fait sans trop d'amertume et sans regrets; croyez-moi! Continuez la tâche commencée; nous avons confiance en vous!